

Introduction

Le « commun des mortels » sait généralement à peu près de quoi il en retourne quand on parle d'urbanisme ; il est d'ailleurs directement concerné puisqu'il est quotidiennement au contact des projets qui fabriquent ou qui remodelent nos espaces de vie... pour le meilleur et pour le pire. Pour autant, il n'existe pas de définition unanime de l'urbanisme, ou plutôt, il en existe plusieurs qui, comme le note très justement Pierre Merlin, le rattachent successivement à une science, à un art et parfois à une technique. Il semblerait que l'urbanisme soit en fait un peu des trois à la fois : l'art d'organiser spatialement l'habitat humain en s'appuyant sur des données socio-économiques et des théories plus ou moins établies dans un cadre scientifique, tout en tenant compte des contraintes techniques liées à la construction urbaine. Mais au-delà de cette définition moderne, l'urbanisme appartient avant tout à un champ concret d'actions qui naît probablement avec la sédentarisation de l'humanité, quand il s'est agi de construire, d'organiser et d'agencer les premières agglomérations d'habitat (villages et villes) selon une logique efficace, tant d'un point de vue social que d'un point de vue économique.

À l'instar de Monsieur Jourdain, le bourgeois gentilhomme de Molière, les édiles ont donc fait de l'urbanisme pendant des siècles sans le savoir puisque la pratique ne s'est instituée en tant que discipline qu'à la fin du XIX^e siècle. Le terme « urbanisme » est certes construit sur l'ancienne racine latine *urbs*, qui signifie ville, mais c'est un mot récent. Il aurait été formé sur le modèle du néologisme espagnol proposé en 1867 par l'architecte ingénieur Ildefons Cerdà (1815-1876), qui reste célèbre pour avoir conçu l'incontournable plan quadrangulaire de l'extension de la ville de Barcelone (1841-1859). Dans son principal ouvrage, la *Théorie générale de l'urbanisation* (1867), Cerdà parle en effet de ce qu'il appelle *urbanización* comme d'une discipline nouvelle et utile pour gérer et organiser l'incroyable croissance qu'ont connue les villes européennes à l'issue de la révolution industrielle :

« Je vais initier le lecteur à l'étude d'une matière complètement neuve, intacte et vierge. Comme tout y était nouveau, il m'a fallu chercher et inventer de nouveaux mots, pour exprimer des idées nouvelles dont l'explication ne se trouvait dans aucun lexique. » (Cerdà 2005, p. 80)

Évidemment, ce serait une erreur d'y croire ; et il faut bien reconnaître que Cerdà rend peu d'hommages aux travaux des Grecs anciens, alors même qu'il reprend à son compte un plan à un angle droit esquissé près de 2 500 ans auparavant par Hippodamos de Milet (voire bien avant encore, en Mésopotamie ou en Égypte). L'art et la manière d'aménager des villes existent bien évidemment avant Cerdà, mais Cerdà entend cette fois leur donner un nom et un statut en faisant de l'urbanisme une discipline spécifique et autonome, avec ses problématiques propres, détachées de l'architecture, de la philosophie politique, de l'économie ou de l'aménagement du territoire. Dans ce sens, c'est effectivement une discipline nouvelle, qui naît au moment où les pratiques et les discours sur la ville demandent à être renouvelés et restructurés pour répondre aux traumatismes inédits de l'explosion urbaine et industrielle.

Par la suite, le néologisme dérivera avec des variantes dans toutes les langues latines : on parle d'*urbanismo* en espagnol, on emploie *urbanistica* en italien, alors qu'en France, l'architecte Eugène Hénard, connu pour être l'inventeur du principe des ronds-points, est le premier à employer le mot « urbanisme », un peu avant les années 1910. Le monde anglo-saxon reste quant à lui hermétique à cette porosité linguistique. Pour désigner la même discipline, les Anglais et les Américains parlent d'*urban planning*, parfois d'*urban design* (l'emploi du mot *urbanism* étant plus rare et relativement récent), deux expressions que l'on pourrait littéralement traduire par planification ou conception urbaine, et qui correspond à ce que les Allemands appellent *Städtpfan* ou *Städtebau* (planification ou construction de la ville). Cette seconde racine (plan + ville) fait référence à un autre ouvrage fondateur pour la discipline, qui paraît à peu près au même moment que celui de Cerdà : *Der Städtebau* (1870) du *Baumeister* Josef Stübben, créateur de la ville moderne de Cologne en Allemagne, qui livre un manuel incontournable pour les premiers architectes qui dévoueront leurs travaux à la construction urbaine dès la fin du XIX^e siècle.

Indépendamment de la filiation linguistique, l'urbanisme s'intéresse toujours à la ville. Qu'est-ce alors qu'une ville, en particulier quand on la compare à un village ? Les définitions étant complexes et nombreuses, on se contentera de dire qu'il s'agit d'une agglomération plus ou moins importante de constructions disposées par rues, dont le fonctionnement organique révèle un milieu géographique et social particulier (village). Si l'on ajoute que cette organisation se fonde sur des économies d'agglomération permettant l'émergence de fonctions spécifiques et rares, le village devient une ville ; il ne change pas seulement de taille, mais également de nature, avec comme vocation de mailler, de structurer et de commander des territoires bien plus vastes.

Dans les deux cas (ville et village), l'objet essentiel reste néanmoins en partie comparable : nous sommes face à un espace essentiellement artificiel (le plus artificiel des milieux terrestres, créé presque de toutes pièces par l'Homme au détriment des écosystèmes « naturels » préexistants). Il apparaît comme une construction anthropique spécifiquement dédiée aux besoins des sociétés humaines, et donc variable dans l'espace et dans le temps en fonction des aspirations de chacune de ces sociétés et de l'évolution de leurs moyens et de leurs savoir-faire techniques. L'urbanisme s'occupe donc de ce qui est construit ou à construire, désignant par extension à la fois l'action de construire et la manière avec laquelle les bâtiments ou les édifices urbains sont construits.

Pour autant, au sein de ce vaste objet d'étude qui constitue l'espace urbain, chaque élément recouvre une dimension pratique ou symbolique qui lui est propre. Le terme bâtiment, par exemple, n'est pas un synonyme strict d'édifice, malgré un usage qui tend souvent à les confondre. Un bâtiment désigne en effet toutes les constructions qui peuvent servir d'abri à l'Homme et à ses activités, incluant les animaux et les objets dans une approche plutôt pratique et économique. Le terme édifice peut quant à lui se réserver aux bâtiments les plus importants, évoquant plus facilement des temples ou des palais, et plus généralement l'ensemble des constructions relevant d'une fonction politique et symbolique, qui s'apparente de ce fait à une forme d'art.

Pratique, politique ou symbolique, cet urbanisme est régi par une même série de règles et de modèles, qui fixent les principes de la construction traditionnelle et moderne, initialement acquise et transmise par expérience, puis écrite et enseignée à travers des ouvrages et des écoles de référence. De toute évidence, les « pleins » et les « vides », qui découlent de ces pratiques, sont à l'origine de nos paysages urbains vernaculaires ou modernes. Ils reposent simultanément sur trois éléments essentiels pour l'urbanisme : les matériaux employés, les types de bâtiments construits et le dessin du plan des rues, qui génèrent ensemble les formes les plus communes, les plus pittoresques, les plus appréciées ou les plus mal-aimées des paysages urbains.

Pour explorer chacun de ces éléments, le chapitre 1 de cet ouvrage est consacré à une histoire rapide, forcément lacunaire, de la ville et du développement urbain, dans une logique géohistorique principalement européenne.

Le chapitre 2 est ensuite consacré aux matériaux qui permettent la construction urbaine, et qui conditionnent en réalité une grande partie de la forme de la ville en contraignant les quartiers dans leur style, leurs proportions et leur hauteur.

Selon une approche classique en urbanisme, le chapitre 3 s'intéresse aux plans de ville en distinguant ceux qui relèvent d'une logique quadrangulaire, radioconcentrique, ou bien fondée sur une superposition qui mène à une stratification urbaine.

Les chapitres 4 et 5 sont respectivement consacrés aux espaces non bâtis (les types de rues et de places les plus caractéristiques) et aux espaces bâtis (commerciaux, administratifs et résidentiels, individuels ou collectifs) qui forment la trame tridimensionnelle des « vides » et des « pleins » urbains. L'ensemble constitue une synthèse actuelle de ce que nous connaissons des éléments les plus tangibles de l'urbanisme et de l'aménagement urbain, éléments qu'il est désormais utile de mettre en perspective pour réfléchir concrètement à l'aménagement des villes durables dont nous avons besoin aujourd'hui.